

LE SOIR

« Stabat Mater » : des épines pour les mères

CATHERINE MAKEREEL - Samedi 07 mai 2011

Dimanche, c'est la fête des mères. Mais au Poche, on ne peut pas dire qu'elle récolte des fleurs dans la pièce d'Antonio Tarantino.

Dimanche, c'est la fête des mères. Mais au Poche, on lui fait plutôt sa fête à cette mère ! On ne peut pas dire qu'elle récolte des fleurs dans le *Stabat Mater* d'Antonio Tarantino, plutôt une couronne d'épines. Allégrement profane, le seul en scène dévoile Marie, mère célibataire engrossée puis abandonnée par Jean, mère alcoolique d'un « sacré beau Jésus ». Un fils à la tête bien faite mais bientôt ensorcelé par Madeleine et sa bande de comploteurs banlieusards, puis arrêté par le commissaire Ponce. Dans sa recherche désespérée pour retrouver son fils, c'est Marie elle-même qui semble se retrouver clouée sur la croix d'un monde impitoyable, d'une misère qui aspire comme un trou noir.

Un homme dans cette robe

On nourrissait quelques craintes à l'idée que cette femme, au bagage déjà très lourd – ex-prostituée imbibée d'alcool et d'un quotidien misérable – serait incarnée par la présence forcément plus chargée, plus rustre, d'un homme, à savoir Jean-Marie Pétiniot. Pourtant, alors même que le comédien ne surjoue pas la féminité, on oublie très vite qu'il y a un homme derrière cette robe fleurie, ce gilet ringard et ces longs cheveux fatigués.

On retient juste une démarche plus rude, une carapace endurcie par les affres d'une vie qui n'a fait que s'acharner. Entre la mince table en bois et l'autel kitschissime dédié à la Vierge Marie, on ne voit pas l'homme travesti mais un être lancé à corps perdu dans une langue redoutable, acide.

Marie ne fait pas dans la dentelle pour invectiver tous ceux qui l'ont abandonnée, à commencer par son ancien amant qui se tape toutes les femmes du quartier, en particulier « cette pute obèse qui pue comme un bac de gorgonzola ». Une verve qui, par son rythme fiévreux, tend parfois vers la litanie, évoquant par là le *Stabat Mater* chanté pour rappeler les souffrances de la Vierge pendant la crucifixion de Jésus. Même si, soyons clairs, cette pièce n'est certainement pas pour les grenouilles de bénitier et autres dévots, qui sortiraient de là sacrément choqués.

Mis en scène par Roland Mahauden, Jean-Marie Pétiniot patine pourtant un peu dans la deuxième moitié, tandis que le texte s'essouffle lui aussi dans son flot de rancœurs contre la justice, les pouvoirs publics, et surtout l'impitoyable solitude des plus démunis.

On reste malgré tout fasciné par cette Madone sacrifiée, martyre d'une société individualiste et machiste.